

PAS DE POLITIQUE.

# L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 5 JUILLET 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## EDUCATION OUVRIERE.

Quelque soit la bonne volonté de l'Ouvrier relativement à ceux auxquels il s'intéresse d'une manière spéciale, il n'est guère possible d'élaborer, dans un journal de notre format, un système d'enseignement technique qui puisse s'harmoniser avec l'enseignement général que nous avons déjà. Tout au plus ai-je visé à attirer l'attention du lecteur sur le principe admis ailleurs que l'Ouvrier doit s'instruire sous peine de baisser dans l'échelle sociale: qu'il le doit parce que la concurrence augmente tous les jours et que le système antique de l'apprentissage a presque disparu, grâce aux progrès de la science moderne et à la division du travail. Croit-on d'ailleurs qu'il serait bien prudent de dormir lorsque tout le monde est en éveil et s'agit? Au cours des fêtes récentes de la St. Jean-Baptiste, quelqu'un affirma que le Canada devait son industrie à la mère-patrie, à l'Angleterre qui nous avait donné des leçons sous ce rapport; et je viens ajouter que l'Angleterre si riche, si puissante, va elle-même, sur le continent européen, chercher, aujourd'hui même, en matière d'industrie et d'éducation industrielle, des leçons qui lui permettent de conserver son sang parmi les autres nations. Une commission royale nommée, en 1881, pour s'enquérir de l'état dans lequel se trouve l'instruction des classes industrielles dans certains pays étrangers afin d'établir une comparaison avec ce qui se fait sous ce rapport en Angleterre même, vient de publier un second chapitre de ses recherches. Elle a poussé ses investigations en France, en Suisse, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Hollande et en Italie.

L'Ouvrier présentera peut-être un jour à ses lecteurs des notes détaillées touchant les travaux de cette commission, notes qui offriraient sans doute un haut intérêt à ceux qui s'occupent de la question de l'éducation ouvrière en Canada. Disons, pour aujourd'hui, ce que l'on a constaté de plus frappant: c'est qu'en général, et en France surtout, dans les écoles primaires, on apprend aux enfants à se servir des outils, parce que trop souvent la population ouvrière ne reçoit aucune autre éducation, n'apprend aucun autre moyen de gagner sa vie que ce qui, en ce genre, lui est donné à l'école primaire. L'étude de la physique, de la chimie, etc., entre surtout dans le programme des écoles supérieures, mais, dans les écoles primaires, on apporte un soin particulier à l'enseignement du dessin géométrique et du dessin à main-levée, tant l'on est convaincu que le dessin est nécessaire aux ouvriers de presque tous métiers et qu'il est tout-à-fait indispensable à l'Ouvrier en bâtiment.

En Suisse, on entre à l'école industrielle à l'âge de quatorze ans. Le cours est de trois années et demi. A dix-sept ans et demi, le jeune homme sort de l'école, ayant acquis une instruction spéciale à

son métier et ayant appris ce métier lui-même; et on a observé que le système d'enseignement adopté et dans lequel l'étude du dessin entre pour une large part, a exercé une influence considérable sur l'industrie générale de la Suisse et sur sa prospérité.

Je termine ces articles touchant l'éducation ouvrière en signalant les efforts qui ont été faits, depuis un certain nombre d'années, par le gouvernement de Québec pour répandre, au moyen d'écoles spéciales du soir, les connaissances les plus immédiatement nécessaires, parmi la classe ouvrière dans les principaux centres de population de notre province. Ces écoles placées sous le contrôle du conseil des arts et métiers produisent sans doute d'heureux résultats si l'on en juge par le nombre toujours croissant des élèves, l'ouverture de nouveaux cours chaque année et les travaux produits par ceux qui les fréquentent. Que quelquefois il y ait eu des découragements, il ne faudrait pas s'en alarmer quand on songe aux difficultés que l'on rencontre à se procurer de bons professeurs spéciaux, dans les petites villes surtout. Si à cette première cause de découragement, on ajoute les habitudes de la routine, le besoin du repos de la nuit pour l'Ouvrier qui a travaillé tout le jour, la tentation des délassements chez un certain nombre, on arrive facilement à conclure que si l'éducation pratique de l'Ouvrier pouvait commencer dès le bas âge, à l'école primaire même, comme cela a lieu en différents pays de l'Europe, on pourrait dire des ouvriers Canadiens-Français si heureusement doués d'ailleurs ce que l'on dit assez souvent des peuples les plus avancés de l'ancien continent: "c'est un peuple d'artistes."

En résumé, l'Ouvrier devrait recevoir une éducation aussi complète que possible et en rapport avec l'état qu'il exerce. Ce serait mieux pour lui quoiqu'en faisant de meilleur ouvrage, il obtiendrait un salaire plus rémunérateur. Ce serait plus profitable pour le patron puisqu'avec le même capital, il aurait des produits d'une plus grande valeur. Ce serait aussi mieux pour le marchand qui pourrait placer avec plus d'avantage et d'aisance les produits industriels sur les différents marchés. L'état lui-même y trouverait son compte, car il se composerait d'hommes plus intelligents, plus entreprenants, de citoyens plus vertueux. Disons, enfin, que si le travail éclairé et intelligent est le meilleur, c'est aussi, sous tous rapports, le plus économique.

A. LÉVÊQUE,  
Architecte.

Un sot dans l'élevation est comme un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paraît petit, et d'où il paraît petit à tout le monde.

## Catéchisme social et politique.

L'acte constitutionnel, de 1791, basé sur la constitution d'Angleterre, donnait un gouvernement dans lequel le peuple était appelé à jouer un rôle, et au moyen duquel il pouvait faire connaître ses griefs: Il y manquait cependant une garantie qui fut l'objet des luttes qui s'en suivirent et qui finirent par la révolte de 1837. C'est la responsabilité des ministres au peuple, c'est-à-dire que les conseillers du gouverneur n'avaient aucun compte à rendre de leurs actes au peuple.

Après le soulèvement de 1837, le 10 février 1838, fut passé, dans le parlement impérial, un acte par

lequel la constitution de 1791 fut révoquée et les pouvoirs de la législature suspendus. La reine pouvait nommer un conseil spécial pour faire, avec le gouvernement, les lois nécessaires.

Le 10 février 1841, furent unis le Haut et le Bas-Canada sous un même gouvernement constitutionnel appelé "gouvernement responsable." Par cette nouvelle constitution, qui fut arrachée de l'Angleterre, après des luttes énergiques, les principaux conseillers du chef du gouvernement doivent posséder la confiance des représentants du peuple, c'est-à-dire qu'ils sont responsables au peuple.

Cette constitution fit faire d'immenses progrès au Canada, mais une union législative de deux provinces de langue, de mœurs, d'institutions, de religions différentes, devait engendrer des querelles qui finirent par devenir alarmantes et rendirent impossible le jeu de nos institutions.

Le 10 octobre 1864, des délégués des différentes provinces anglaises de l'Amérique Britannique du Nord, résolurent de les unir toutes en une confédération. En février 1865, le parlement résolut de présenter à la reine une adresse pour la prier de soumettre au Parlement Impérial une mesure ayant pour objet l'union des colonies anglaises.

En conséquence fut passé par le Parlement Impérial, l'acte de l'Amérique Britannique du nord, 1867, par lequel se sont unis successivement l'île de Terre-Neuve, qui commande l'embouchure du fleuve St. Laurent; la Nouvelle-Ecosse en deçà du détroit, en abordant sur la terre ferme; le Nouveau-Brunswick, borné au nord par la province de Québec et la Baie des Chaleurs; le Bas-Canada, appelé la province de Québec, en remontant le fleuve; le Haut-Canada, appelé province d'Ontario, en remontant encore; la Colombie anglaise, sur les côtes du Pacifique; les territoires du nord-ouest, situés entre la province d'Ontario et le Pacifique et d'où est sortie la province de Manitoba.

C'est cette constitution de 1867 qui nous régit maintenant et que nous ferons connaître à nos lecteurs.

L'ÉGOINE.

Plus on sème en désirs, moins on recueille en bonheur.

\*\*

L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de la mère.

## Précautions à prendre contre le choléra.

Attention, mes amis, ce n'est pas une petite affaire! Il s'agit tout simplement d'une bête à mille gueules qui arrive. Elle est loin, dites-vous. Pas si loin, elle peut bondir en un instant d'un bord de l'océan à l'autre, et elle est actuellement avec ses pattes, sa queue et sa tête, à Toulon, à Marseille, et partout dans les ports de mer français. Il faut se préparer à combattre ce monstre. Et d'abord faisons comme tous les braves: tâchons d'éviter la lutte, et pour cela prenons des mesures préventives.

La première, c'est d'être en état de grâce. Une bonne conscience est essentielle au bon fonctionnement des organes qui souffrent toujours des remords.

Il est bien reconnu aujourd'hui que la peur, dans un temps d'épidémie, rend fatals la plupart des cas. Or quand on a la paix dans l'âme on n'a peur de rien.

Un second moyen très effectif est la prière.

S'il est vrai qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission du bon Dieu à plus forte raison ne doit-il pas s'éteindre des milliers d'existences sans qu'il ait son mot à dire.

Il n'y a pas à en douter, le choléra est un des fouets dont il se sert pour punir les peuples.

Faisons comme des enfants coupables ; mettons-nous à genoux faisons des pèlerinages et prions. Pas de honte ; cessons de rire, de nous amuser, d'abuser des jouissances et faisons pénitence. Vous surtout, ouvriers, montrez l'exemple. Laissez rire les farceurs. Rira bien qui rira les derniers.

Restent ensuite les moyens humains qu'il n'est pas défendu d'employer. Au contraire, ils sont recommandés par l'instinct de la conservation, par les abondants remèdes que la Providence a mis à notre disposition et par cette loi devenue un axiome : "Aide-toi, le ciel t'aidera."

Les causes de cette épidémie sont nombreuses et les faire connaître, c'est déjà indiquer les précautions à prendre pour les éviter ; les suivantes que nous trouvons dans la "Matière médicale" des sœurs de la Providence de Montréal, sont les plus fréquentes : "les habitations malsaines, l'encombrement, la malpropreté, la misère, la débauche, les privations, les excès de tous genres, les fortes chaleurs jointes à une grande humidité, surtout lorsqu'il existe une grande différence entre la température des jours et celle des nuits, prédisposent au choléra, dont les causes occasionnelles sont quelquefois les excès alcooliques, l'usage des substances indigestes de boissons froides, glacées, la peur de la maladie, mais avant tout l'influence de la constitution épidémique et suivant beaucoup d'observateurs, la contagion."

Le choléra n'arrive presque jamais sans avertissements précurseurs. Les symptômes consistent généralement en diarrhée bilieuse, perte d'appétit, envies de vomir, sensation de malaise et de faiblesse, mal de tête.

Dès que vous sentirez quelqu'un de ces malaises, allez, sans vous alarmer, consulter votre médecin, qui avec une légère potion mettra de l'ordre dans les fonctions de votre organisme.

La semaine prochaine j'indiquerai quelques remèdes simples que pourront employer ceux qui ne peuvent pas avoir recours au médecin. Conservez ces prescriptions, car si le choléra ne vient pas ici cet été, il peut débarquer sur nos rues l'an prochain. C'est un assiégeant qui ne dit pas où et quand il attaquera. "Je viendrai comme un voleur" a dit celui qui l'envoie. Ainsi, pas de force.

ISABEAU.

Charley a fait ses dents, et va à l'école depuis le mois de janvier. Un ami de la maison lui demande s'il sait déjà lire.

—Mais oui, Bébé sait lire.

—Eh ! bien, voyons, lis-moi le journal.

Bébé essaye ; efforts infructueux, il s'embrouille.

—Tu vois bien que tu ne sais pas lire ?

—Oh ! si ! mais ce n'est pas le journal d'aujourd'hui !

### Plantes utiles.

Le *cassis*, appelé quelquefois gadellier sauvage ou groseiller noir, est cultivé dans nos jardins, mais trop peu apprécié. Les fruits, les feuilles et les sommités sont usités.

Les feuilles et les sommités de *cassis* sont astringentes, toniques, diurétiques, excite la transpiration etc. L'infusion chaude est donnée avec avantage dans la diarrhée chronique, dans les fièvres éruptives, comme la rougeole, la picotie, etc., lorsque l'éruption languit par débilité, dans les affections rhumatismales, les affections de l'estomac, etc.

La décoction est administrée comme diurétique dans l'hydropisie, la gravelle, le catarrhe chronique de la vessie, en l'associant à des remèdes plus actifs, ou comme boisson ordinaire, mêlée avec une suffisante quantité de vin blanc. Les fruits sont assidulés et conviennent dans les angines, et dans

quelques diarrhées entreteues par la phlegmasie chronique de la muqueuse intestinale.

On prépare avec les feuilles et les sommités fraîches de *cassis* une boisson très agréable pour les malades, en les faisant tremper dans l'eau froide et en ajoutant à cette infusion une certaine quantité de vin blanc et de sucre. Cette boisson convient dans la période des fièvres muqueuses où de légers toniques sont indiqués, sans perdre de vue l'irritation encore existante. Elle est employée aussi avec avantage dans les hydropisies accompagnées d'une soif intense qu'elle calme tout en favorisant la sécrétion des urines.

L'infusion à froid de feuilles de *cassis*, à laquelle on ajoute quatre cuillerées d'eau-de-vie par pinte d'infusion, est de toutes les boissons la plus convenable et la moins dispendieuse pour se désaltérer pendant les chaleurs de l'été et les pénibles travaux des ouvriers.

Bébé est bien joli, bien intelligent, bien spirituel, bien aimable,—mais il est aussi bien insupportable, par moments.

C'est dans un de ces moments que sa mère exaspérée, jeta au ciel cette plainte de toutes les mères :

—Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous donné un enfant pareil ?...

—Ah ! ben, répondit Bébé, si tu voyais Robert, il est encore bien plus pareil que moi.

### Entretien sur la physique.

Pierre vient de me demander si le soleil est loin de nous ? Vous allez être émerveillés. Il est si loin, si loin qu'une locomotive qui ferait 8 lieues par heure mettrait sans s'arrêter, 500 ans pour aller de la terre jusqu'à lui.

La raison pour lequel nous le voyons malgré qu'il soit si loin, c'est qu'il est extrêmement gros ; son volume, est environ 1,400,000 fois plus considérable que la grosseur de la terre.

Le soleil est bien chaud, puisqu'il nous chauffe encore, quoique nous soyons si loin de lui.

Vous savez que plus un feu est gros plus il chauffe. Figurez-vous le soleil gros comme il est, enveloppé, par un feu de charbon de terre, lequel feu, tout embrasé, tout rouge, aurait sept lieues d'épaisseur tout autour du soleil, la chaleur de ce feu serait à peu près celle que donne le soleil.

Jacques, tu voudrais savoir qu'est-ce qui fait l'hiver et l'été.

Eh bien, c'est le voyage de la terre. Je vous ai déjà dit que la terre est comme un ballon rond qui se promène éternellement dans le ciel, en promenant ses habitants avec elle. Je vous ai dit que la terre tourne comme une toupie devant le soleil, et je vous ai montré comment cela fait le jour et la nuit, eh bien, tout en tournant sur elle-même, comme une toupie, la terre tourne aussi autour du soleil, elle a deux mouvements comme un valseur qui, en tournant sur lui-même, tourne en même temps autour d'un salon.

Prenons encore notre bougie et notre orange. La bougie est le soleil, l'orange représente la terre ; je passe encore mon aiguille au milieu de l'orange et je fais tourner l'orange. Une ligne qui traverserait la terre comme mon aiguille traverse l'orange en passant par son centre, c'est-à-dire par son milieu, s'appelle *axe*.

On appelle *pôle nord* le point par où l'aiguille sort par en haut, et *pôle sud* le point par où l'aiguille sort par en bas. On nomme *equateur* cette partie où le couteau passerait dans l'orange si on coupait ce fruit en deux, perpendiculairement à l'aiguille, comme on coupe un citron pour en presser le jus.

Maintenant regardez : je tiens l'aiguille un peu inclinée c'est-à-dire penchée, devant la bougie ; je la tiendrai toujours inclinée de même, dans la même direction, en faisant tourner l'orange, parce que c'est ainsi que l'axe de la terre est incliné vers le soleil, toujours dans la même direction.

Quand je tiens l'orange à ma droite, remarquez une chose : à cause de la manière dont je tiens l'aiguille, inclinée vers la bougie, le pôle nord est

éclairé, par conséquent chauffé, tandis que le pôle sud est dans l'ombre. Alors la moitié de la terre, depuis le pôle nord jusqu'à l'équateur, a l'été, tandis que l'autre moitié, depuis l'équateur jusqu'au pôle sud, a l'hiver ; cela dure trois mois, du 21 juin au 21 septembre.

Quand je fais passer l'orange entre la bougie et moi, pour ramener l'orange à ma gauche, le pôle nord entre peu à peu dans l'ombre, et le pôle sud entre peu à peu dans la lumière ; c'est l'automne pour la moitié de la terre située au nord de l'équateur, et c'est en même temps le printemps pour l'autre moitié de la terre. Cela dure du 21 septembre au 21 décembre.

Je continue à faire tourner l'orange. Quand elle est à ma gauche, que voyez-vous ? C'est le pôle sud qui est éclairé et chauffé, tandis que le pôle nord est dans l'ombre. C'est alors l'été pour la moitié de la terre au sud de l'équateur, et c'est l'hiver pour l'autre moitié. Cela dure du 21 décembre au 21 mars.

Enfin, j'achève le tour de l'orange autour de la bougie, en ramenant l'orange à ma droite. Pendant que l'orange passe ainsi à ma droite, que voyez-vous ? Le pôle nord s'éclaire peu à peu, tandis que le pôle sud entre peu à peu dans l'ombre. C'est le printemps pour la moitié de la terre au nord de l'équateur, et c'est l'automne pour l'autre moitié. Cela dure du 21 mars au 21 juin.

ALBERT.

La mère à son petit garçon :

—Tiens, Charles, voici une pomme, partage-la chrétiennement ?

Comment partage-t-on chrétiennement ?

—On donne la plus grande part à l'autre personne, mon enfant.

Charles, tendant la pomme à sa petite sœur :

—Tiens, partage-toi !

### AUX APPRENTIS

LE CABARET, ET LA SOTTE GLORIOLE DE VOULOIR FAIRE LE CRANE.

Entre la mauvaise presse et le cabaret, il y a entente cordiale. C'est au cabaret que se débitent et se commentent les mauvais journaux, sous la haute direction des sociétés secrètes, qui s'en emparent tant qu'elles peuvent. Elles ont le flair du mal, et comprennent que c'est là le bon endroit. En 1866, rien qu'à Paris, on comptait déjà plus de deux mille cabarets vendus à la franc-maçonnerie. Le cabaret est pour l'ouvrier l'ancre de la Révolution.

Le cabaret (j'entends celui où l'on boit, et non pas tant celui où l'on mange), le cabaret est le gouffre où vont s'engloutir toutes les épargnes de l'apprenti et de l'ouvrier ; et avec ses épargnes, sa santé, sa réputation, son amour du travail, ses instincts honnêtes, la paix et le bonheur de son foyer domestique, et par-dessus tout sa conscience.

C'est le rendez-vous des mauvais sujets et des fainéants de toutes couleurs. On n'y entend guère que des plaisanteries grossières, des chansons obscènes et des propos révolutionnaires. Du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe naissent tout naturellement l'ivresse et l'ivrognerie ; de l'ivresse naît la colère ; de la colère, les rixes, les coups, parfois même les crimes. L'ange gardien du cabaret, c'est le gendarme ou le sergent de ville. Du cabaret, il n'y a qu'un pas jusqu'au violon ; heureux quand du violon on ne glisse pas sur les bancs de la police correctionnelle et à la prison proprement dite !

Un pauvre enfant, bon mais un peu faible de caractère, se laissa un jour entraîner dans un cabaret-café, malgré les défenses réitérées de ses parents. Sa conduite avait été exemplaire jusque-là. Il voulut faire le crane, et se mit dedans. Il but, il joua, il gagna, il perdit ; il vola ses parents pour rejouer, et pour reboire ; il but, il joua et vola si bien qu'au bout de six mois il se voyait ignominieusement ramené d'Amiens à Paris, entre deux gendarmes : à l'instigation de son mauvais génie, il avait brisé la caisse du patron, et s'était sauvé, emportant plus de

quatre cents francs ! Condamné en cour d'assises, il végéta à la prison des jeunes détenus de la Rockette jusqu'à l'âge de vingt et un ans, pour passer de là dans la compagnie de discipline, en Afrique. On m'a assuré que la prison l'avait fait réfléchir, et qu'il était revenu au bon DIEU. Pauvre victime du cabaret !

Mon enfant, méfie-toi du cabaret, du café, de l'estaminet, et de tous ces lieux-là, comme les mouchers, s'ils avaient de l'esprit, se méfieraient des toiles d'araignée. Cela finit toujours mal.

N'écoute pas ceux qui prétendent que pour être un homme, il faut boire sec, bien porter le vin, fumer comme un bateau à vapeur, avoir le verbe haut, puer l'eau-de-vie et l'absinthe. Les jeunes gens qui font ainsi l'apprentissage du vin et des liqueurs ne font que l'apprentissage de l'abrutissement. On est d'autant moins homme qu'on vit plus pour son ventre ; un homme qui boit bien, qui hante l'estaminet et le cabaret, qui met sa gloire à bien culotter des pipes, qui dit à l'absinte : "Tu es ma sœur ;" à l'eau-de-vie. "Tu es ma mère ;" au vin. "Tu es mon père et mon grand-père ;" celui-là est, à un degré plus ou moins éminent, une brute, une brute à deux pattes. Plus de trace de l'âme, de la conscience ; quelquefois même plus de trace du cœur. Encore un peu, et il faudra l'enfermer.

Ne me parlait-on pas dernièrement d'un jeune ouvrier de dix-huit ans qui, mourant de la poitrine, par suite de ses excès, avouait quelques heures avant de mourir, que ce jour-là même il avait avalé ses dix-huit petits verres d'absinthe ! Quelle ignoble, quelle monstrueuse tyrannie, que la tyrannie de l'habitude ! Ne t'y expose pas, mon pauvre enfant.

Le vin des cabarets, toujours plus ou moins frelaté ; l'eau-de-vie, relevée d'une pointe de vitriol ; l'absinthe, et en général de toutes les liqueurs fortes, brûlent le sang, minent la constitution la plus robuste, et détruisent la santé, avec l'estomac. Au seul point de vue hygiénique, le jeune homme devrait s'en abstenir, comme on s'abstient du poison. Que sera-ce donc au point de vue des passions et des sens, que surexcitent outre mesure ces boissons malsaines !

Oh, le cabaret ! l'ignoble et abrutissant cabaret ! quand viendra donc un gouvernement assez ami du peuple pour en fermer avec indignation les dix-neuf vingtièmes, et pour exiger de l'homme qui voudra en tenir une des conditions sérieuses de moralité et de conscience ! Jusque-là nous serons en révolution ; et nos pauvres ouvriers, nos bons petits apprentis iront se perdre, comme à plaisir, à ces grossières écoles d'intempérance, de passions et de débauche.

SÉCUR.

L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit, une couronne ou une verge.

Voulez-vous une belle preuve du christianisme, une preuve qui n'a jamais manqué son effet encore sur personne, la plus infaillible et en même temps la plus abrégée de toutes les preuves : laissez là les discussions, les études philosophiques, et au lieu de discuter la vérité, *fait-s-la*, pratiquez, mettez-vous à l'œuvre ; et ce qui vous paraît devoir être la conséquence de la foi va en devenir le principe. Suivez les voies de Dieu, et sous chacun de vos pas vous allez voir jaillir la lumière, et s'évanouir derrière vous les difficultés, et vous allez sentir couler en vous, jusque dans vos plus secrètes facultés, un espoir vivifiant, une douce énergie, une onction fortifiante que vous n'aurez jamais connue, et qui mieux que tous les raisonnements vous assurera de la vérité.

La grâce, dans certains de ses effets, est un miracle qui prouve aussi bien Dieu que la résurrection d'un mort ; quel est celui qui, venant de puiser aux sources de la grâce, n'en rapporte une foi invincible qui se rit de toutes les objections, comme ce philosophe qui, pour prouver le mouvement, n'avait besoin que de marcher ? Faites cela, et vous croirez.

### Les coliques de plomb.

Le plomb est un métal très utile par les services qu'il rend à plusieurs industries, mais c'est un poison très-dangereux auquel sont exposés les ouvriers qui l'emploient ; on a cherché des moyens de prévenir le danger qu'il présente.

D'après les expériences faites, tout individu atteint de ces affreuses coliques, appelées coliques saturnines ou de peintures, présente une congestion de la moelle épinière sur laquelle se porte spécialement l'action du poison ; par conséquent c'est sur la moelle qu'il faut appliquer les moyens curatifs, poser par exemple des ventouses scarifiées.

Quant au médicament à administrer contre la cause même de la maladie, c'est l'iodure de potassium ; quand les crises aiguës sont apaisées, quand les forces digestives sont un peu revenues, on fait prendre 8 grains d'abord par jour, puis on augmente peu à peu la dose jusqu'à faire absorber par le malade 4, 6, 8, 10, 12 grammes en vingt-quatre heures. Ce traitement réussit admirablement.

Des ouvriers exposés par leur profession à l'empoisonnement par le plomb ont été non-seulement guéris, mais encore mis à l'abri de toute rechute par ce traitement.

Il y a mieux : on a eu l'heureuse idée d'enseigner dans plusieurs ateliers aux ouvriers comment et quand il faut s'administrer le remède ; et un grand nombre de travailleurs ont pu ainsi échapper au mal.

C'est un devoir pour tous les patrons chez lesquels pourrait éclater ce genre d'empoisonnement de profiter de cette utile découverte.

—Allons, mon garçon, puisque vous avez eu le premier prix en arithmétique, dites-moi combien y a-t-il de haricots blancs dans dix noirs ?

—Dix, monsieur, si vous les dépouillez de leur peau."

### Signes de pluie.

Mieux que la baromètre souvent, les animaux fournissent à l'observateur des notions précises sur les variations atmosphériques. Lorsque la pluie est imminente, on voit les bêtes à cornes renifler en l'air et se blottir dans quelque coin du champ ou chercher un abri sous les hangars.

Voici encore quelques signes généraux qui annoncent la pluie : quand les moutons ne s'éloignent qu'avec résistance des pâturages ;—quand les chèvres cherchent à s'abriter ;—quand les ânes braient et secouent les oreilles ;—quand les chiens restent constamment près du foyer et ont une grande propension à dormir ;—quand les chats tournent le dos au feu et se nettoient la face ;—quand les pores se roulent dans la litière plus que d'ordinaire ;—quand le chant du coq se fait entendre à des heures inaccoutumées, et que ces animaux, battent fortement des ailes ;—quand les canards et les oies sont plus bruyants que d'habitude ;—quand le coq d'Inde fait un vacarme à n'en pas finir ;—quand les moineaux se font vivement entendre et se réunissent sur le sol ou dans une haie en criant ;—quand les hirondelles volent très-bas et plongent la pointe des ailes dans l'eau, pour la raison que les mouches dont elles se nourrissent se tiennent près de terre ;—quand la corneille noire croasse parce qu'elle est seule ;—quand les poules d'eau se plongent et se débarbouillent outre mesure ;—quand la taupe travaille beaucoup ;—quand les crapauds rampent en nombre très grand ;—quand les grenouilles croassent ;—quand les chauves-souris poussent de grands cris et s'introduisent dans les maisons ;—quand les oiseaux chanteurs cherchent un abri ;—quand le rouge-gorge vient dans le voisinage des habitations ;—quand les cygnes domestiques se mettent à voler contre le vent ;—quand les abeilles quittent prudemment leur ruche et ne s'écartent pas bien loin ;—quand les fourmis sont extrêmement occupées de leurs œufs.

### Réponse au Problème.

Dans la famille il y avait 14 personnes, savoir 3 hommes à \$2.00, 5 femmes à \$1.50 et 6 enfants à 75 cts.

L'heureux gagnant est L. A. V. Q. de Montréal.

### PROBLEME.

Deux individus s'en vont au marché ; l'un a 30 poulets ; l'autre 16 ; chacun de ces 2 individus doit vendre ses poulets le même prix et rapporter le même montant. Quel est le prix payé pour les poulets, et quel est le montant de chacun ?

Le vainqueur aura droit à un magnifique chromo.

### Le Hibou Professeur ou la Fausse Éducation.

Maître hibou professeur émérite,  
Philosophe poudreux vanté pour son mérite,  
Donnait sous un rameau de savantes leçons.

A l'envi, chaque mère au docte personnage

Envoyait ses chers nourrissons.

En tout de nos pédants il adoptait l'usage ;

Il veut faire de l'âne un maître fini,

Un rival de Tamburini,

A demoiselle l'araignée

La poésie est enseignée ;

Le coq émule de Jean-Bart,

Doit un jour, à travers les flot et la tempête,

Enrichir son vaisseau de plus d'une conquête,

Et le cygne, nouveau Bayard.

Acquerra noblement dans les rangs de l'armée

La fortune et la renommée.

Leurs cours étant finis, les voilà tous classés

Selon les plans divers imposés par le maître ;

Le baudet, sur la scène ayant osé paraître,

Fila les sons moelleux que vous lui connaissez,

Si bien qu'à coup de gaule on vous l'envoya paître ;

L'insecte, pour forger de pitoyables vers,

S'étant imprudemment mis la tête à l'envers,

Périt de honte et de misère ;

Le coq mourut de peur sur un vaisseau de guerre ;

Le cygne, au premier feu désertant les drapeaux,

Se sauva dans un lac au milieu des roseaux.

Eh bien ? si, bravant, abdiquant la routine,

Le maître avait compris avec sagacité

Leur instinct, leur penchant et leur capacité,

Au moulin toujours l'âne eût porté la farine ;

Le coq loin de la mer eût montré sa valeur ;

L'araignée eût tissé des toiles ;

Le cygne sur la mer eût dirigé ses voiles,

Et chacun dans sa sphère eût goûté le bonheur.

Voici un moyen de conserver les roses fraîches et de les retrouver en hiver.

Quand fleurissent les dernières roses des quatre saisons, ou toutes autres roses montantes, coupez les boutons au moment où ils vont s'épanouir, cachez la queue avec de la cire, enfermez ensuite chaque bouton de rose dans un cornet de papier, épais assez large pour que la fleur ne touche pas. Collez le tour du cornet pour que l'air ne puisse y pénétrer, suspendez les boutons par la queue dans une armoire.

S'ils peuvent être isolés, cela n'en sera que mieux. L'hiver, quand viendra le moment de vous parer de vos roses, défaites le cornet, coupez le bout qui a été cacheté, brûlez ensuite l'extrémité de la queue, placez la fleur dans de l'eau bien fraîche, et, au bout de deux heures, vous aurez une charmante rose toute nouvellement épanouie.

—Un mot de Bébé Américain.

—Que fais-tu là Jane ?

—Je peins en rouge ma poupée, papa.

—Et avec quoi la peins-tu en rouge ?

—Avec du whiskey, papa.

—Du whiskey ! Quelle idée ! comment veux-tu que du whiskey puisse colorier ta poupée ?

—Certainement, papa. J'ai entendu dire à maman que c'est le whiskey qui a rendu ton nez si rouge...

## HISTOIRE D'UNE PIPE.

## CHAPITRE XXIII.

*Le traître.*

“ Le connétable avait poussé jusqu'en Allemagne, et nous avons vu comment ses racleurs s'y prenaient pour enrôler des volontaires, auxquels on promettait si libéralement bonne paie et repos absolu.

“ Rien ne coûte moins que de promettre quand d'avance on est résolu à ne pas tenir.

“ André, comme vous le savez, avait, pour voler au secours de l'empereur, d'autres raisons que le désir de mourir pour la gloire de son maître ou de s'enrichir à son service ; il voulut avant tout sortir de cette Allemagne réformée, où le cri de Luther : Mort aux anabaptistes ! sonnait mal à son oreille.

“ Bandes par bandes, les nouveaux soldats, Espagnols, Suisses, Italiens, Allemands arrivaient à Lodi, ville d'Italie, pas très-loin de Pavie, où se trouvait Lannoy.

“ Là, ils se formaient en corps, s'exerçaient au maniement des armes et reconstituaient une nouvelle armée à laquelle venaient se réunir les déserteurs de la première.

“ François Ier, campé sous les murs de Pavie, semblait endormi et laissait l'orage s'amasser et grossir autour de lui.

“ Les soldats, eux, ne dormaient pas, ils se mutinaient et demandaient de l'argent. De l'argent, il n'y en avait pas plus dans la caisse du roi que dans celle du connétable ; en revanche, la vie des troupes était pleine de fatigues et de privations.

“ Le temps traînait en longueur, les désertions recommençaient, encore quelques mois et il était à craindre que des deux armées il ne restât que les généraux pour vider leur querelle en champ clos, ce qui, du reste, serait de beaucoup préférable pour le repos de l'humanité.

“ La position dans les deux camps était donc fort critique, mais plus encore pour les Français que pour leurs ennemis qui, maître de la campagne, leur interceptaient les vivres et commençaient à les bloquer.

“ Quand aux habitants de Pavie, leur détresse était telle que leur gouverneur, ayant voulu donner un repas à ses officiers, ne put pas même se procurer de viande de cheval et fut obligé de se contenter, pour son festin, d'une paire de chats, qu'il ne se procura qu'à grand-peine.

“ Comparativement, André était fort heureux ; devenu, après un temps fort court brigadier des lansquenets, la troupe la plus indisciplinée qui fût au monde et, pour cela même, la mieux payée, car les généraux avaient engagé leur vaisselle d'argent et leurs bijoux pour leur en distribuer la valeur. D'un côté il recevait sa solde et de l'autre trouvait moyen de faire des économies en rançonnant les paysans et en pillant les fermes.

“ Sûr désormais de l'impunité, il était plus hardi, plus blasphémateur, plus violent que jamais, et portait fièrement au cou, par-dessus son armure de buffle, son talisman, qu'il croyait fermement infallible.

“ Pourquoi les hommes qui nient Dieu, ont-ils confiance en des amulettes stupides ? Ne serait-ce pas parce que l'homme a invinciblement besoin de croire en quelque chose et qu'il a, malgré qu'il en dise, le sentiment de sa faiblesse ? Le fait est que les plus puissants génies de la philosophie ont toujours été beaucoup plus superstitieux que les bonnes femmes dont ils se moquent et que les cléricaux qu'ils méprisent. Aussi ne serais-je nullement étonné que M. l'ex-abbé Renan, devenu avocat officieux du diable, — qui lui en aura sans doute beaucoup de reconnaissance, — n'osât pas se mettre treizième à table et ne portât dans sa poche un bout de corde de perdu.

“ Le pillage est sans doute une excellente manière de s'enrichir à peu de frais, mais ce système d'ap-

ropriation a un défaut : il est essentiellement passager et le moment approchait où les paysans n'ayant plus rien, il serait plus que difficile de leur prendre quelque chose.

“ Les soldats recommencèrent donc à murmurer, puis ils crièrent, puis ils menacèrent. Pour les apaiser, on leur dit que dans le camp français il y avait beaucoup de richesses. Ils demandèrent le combat, s'irritèrent de voir qu'on ne les y menait pas et menacèrent de partir en masse. Force fut de leur obéir et, vers la fin de janvier 1525, les généraux, entraînés par leur armée, quittèrent Lodi pour serrer plus étroitement les Français, qui ne bougeaient pas plus que par le passé.

“ Le 23 février, au soir, les Espagnols n'étaient plus qu'à une portée de canon du parc dans lequel était campé le roi de France. Le moment décisif était arrivé.

## CHAPITRE XXIV.

*Tout est perdu fors l'honneur.*

“ Le 24 février 1525, les généraux espagnols, lors que la nuit fut venue, placèrent les sentinelles avec un soin extrême pour empêcher que ce fût d'entrer dans le camp ou d'en sortir, car il était d'une extrême importance que les Français ne soupçonnassent rien de ce qui se préparait. Le marquis de Pescara chargea ensuite Louis de Via Campo et deux autres capitaines de veiller sur les sentinelles elles-mêmes, puis les généraux se réunirent une dernière fois dans la tente du vice-roi de Naples et tinrent conseil.

“ Une heure s'écoula. Aucun autre bruit que le cri monotone des sentinelles et les hurlements lointains des chiens ne troublait le silence, pas une lumière ne brillait au camp.

“ Les soldats espagnols et auxiliaires reçurent ordre de s'armer et de passer une chemise blanche par-dessus leurs habits pour pouvoir se distinguer entre eux pendant le combat. Pendant qu'ils se préparaient, un vieux capitaine, à la tête de deux compagnies de mineurs, armés de pics et de leviers, partit pour aller ouvrir, dans le mur du parc de Mirabelle, une brèche par où pût pénétrer l'armée, formée en colonne, et le canon.

“ Tout avait été calculé pour que l'ouverture fût assez large à une heure du matin ou environ.

“ L'horloge de Pavie sonna minuit. C'était le moment.

“ Les impériaux sortirent par le côté opposé du camp, par petites colonnes ; les roues des canons et les pieds des chevaux étaient garnis de linge et de foin pour étouffer le bruit ; chaque cavalier avait, en outre, noué la bride autour des naseaux de son cheval afin de l'empêcher de hennir.

“ Les hommes marchaient deux à deux comme des ombres, côtoyant les vignes et les champs cultivés ; la nuit était froide et sereine, le ciel rempli d'étoiles, mais la lune ne se montrait pas encore.

“ L'armée remonta, par un long circuit, vers la partie septentrionale du parc, la plus éloignée du logis du roi de France et la moins gardée, Pescara faisait dépendre le succès de sa manœuvre du secret avec lequel elle était conduite et de la terreur occasionnée dans l'armée ennemie par la surprise. Lorsqu'à l'heure précise il arriva au lieu désigné, son désappointement fut grand.

“ La muraille était encore debout.

“ Cependant plusieurs compagnies de mineurs travaillaient, avec des solives, des pics et des pelles, à l'ébranler, mais les briques cimentées dont elle se composait résistaient à tous les efforts, les leviers se tordaient dans le pouvoir en arrachant un seul fragment et les instruments s'émoûssaient sans pénétrer.

“ Le passage étant intercepté, les troupes se massèrent par bataillons et par escadrons dans une vigne et dans un champ coupé de fossés, et attendirent.

“ Heureusement l'ennemi était éloigné et n'avait rien entendu. Si les Français eussent en ce moment, à l'abri du rempart, ouvert leur feu sur cette

masse agglomérée dans une position si désavantageuse, les impériaux étaient perdus.

“ Mais il était écrit dans les desseins de la Providence que ce jour-là la France devait perdre tout, sauf l'honneur.

“ Les généraux, inquiets, se tenaient devant les bataillons ; les soldats immobiles se faisaient, à voix basse, des adieux ou des recommandations, ou bien, s'ils étaient catholiques, demandaient l'absolution aux prêtres qui passaient dans leurs rangs. Ces hommes qui imploraient le pardon au moment du danger, n'étaient pas les moins braves : c'était en eux que le brave Pescara avait mis toute sa confiance.

“ Outre les Italiens et les Allemands, l'armée impériale se composait de trois mille Espagnols, tant piquiers qu'arquebusiers, sous les ordres du vaillant marquis del Guasto, lieutenant du duc de Bourbon. L'ensemble de toutes ces troupes formait trois divisions, de cinq bannières chacune, soutenues par de petits corps de cavalerie. Lannoy, comme capitaine général, commandait le premier corps, le connétable de Bourbon le second, et Alascon le troisième. Le marquis de Pescara avait sous ses ordres une colonne détachée d'Allemands et le marquis de Civita San Angelo, un escadron de cheval-légers. Les lansquenets, conduits par deux colonels allemands, Marx et Frundsperch, formaient, avec l'artillerie et les cinq cents grosses lances du connétable, le corps de bataille, renforcé de trois mille Espagnols et d'un trop grand nombre de chevaliers français, entraînés par la défection du duc.

“ Les généraux et les seigneurs, pour qui un jour de combat avait toujours été un jour de fête, étaient revêtus de leurs plus belles armures. Les pourpoints de velours ruisselaient de chaînes d'or et étincelaient de pierreries. Bourbon, seul, portait une armure blanche, sans ornements ni devise. Le capitaine d'André, le huguenot Georges Frundsperch, avait passé par-dessus son harnais de combat, un scapulaire de l'Ordre de Saint François en guise d'écharpe. D'autres disent une corde, qu'il destinait, disait-il, à étrangler le Pape.

“ L'aurore commençait à paraître lorsqu'enfin les parties du mur, minées par les ouvriers, tombèrent presque d'une seule pièce, en ouvrant trois portes suffisantes pour le passage des troupes. Le marquis de Pescara entra aussitôt dans le parc avec ses Allemands, les rangea en bataille et s'avança seul jusqu'à un petit bois pour reconnaître l'ennemi.

“ Il en était temps, l'alarme avait été donnée aux Français qui avaient quitté leurs lignes et qui, rangés dans un endroit découvert, prenaient leurs dernières dispositions pour recevoir les Espagnols.

“ Le marquis courut aux siens, et les trois divisions, pénétrant à la fois par les ouvertures, vinrent se former, à l'abri du bois et à la faveur de la demi-obscurité qui régnait encore.

“ Leur position était périlleuse ; presque surpris au moment où ils croyaient surprendre, inférieurs en nombre, et surtout en artillerie, les Espagnols avaient en outre le double désavantage d'occuper une position défavorable et de ne pouvoir gagner Mirabelle qu'en traversant un large espace sous le feu des ennemis.

“ Pendant quelques moments les généraux hésitèrent : avancer était périlleux, se retirer impossible.

“ Le soleil, en se levant, permit aux deux armées de s'apercevoir enfin clairement. Le spectacle qui s'offrit alors aux impériaux était de nature à inspirer l'effroi. Devant eux s'étendait une clairière dont, à demi-couverts par un rideau d'arbres, ils occupaient la partie inférieure ; sur leur gauche s'élevait un mamelon, dont le sénéchal d'Armagnac avait profité pour mettre en position trente grosses pièces d'artillerie, dont le feu pouvait les foudroyer.

(A continuer.)